

À MON AMI TXILLARDEGI

André Breton,
Professeur émérite à l'université de Paris 8 (Vincennes-St Denis)

Monsieur le Président, Messieurs les Académiciens, Chers Collègues, Chers auditeurs.

Laissez-moi vous dire combien je me sens honoré d'avoir été prié de présenter mes hommages à J. L. Txillardegui, mon ami depuis dix ans, le jour où lui est remis le volume *iker-17* destiné à le célébrer. Ce sera pour moi l'occasion de souligner combien nos vies, similaires par leurs voies de l'exil et de l'enseignement, nous ont menés à une convergence spirituelle allant de l'étude des langues à celle de la relation entre toute langue et sa communauté ethnique; ce qui mène les esprits libres à cette lutte, permanente et universelle, pour la défense des unes et des autres, que j'ai baptisée l'«*ethnopolitique*».

Je n'ai certes pas une expérience de l'exil comparable, en durée, en changements et en insécurité, à celle de Txillardegui. Mais, néanmoins, j'ai dû, très jeune, quitter illégalement ma patrie qui prétendait me faire participer à la guerre qu'elle menait contre l'indépendance de l'Algérie. Ce qui m'a mené en Inde, le pays qui avait inauguré la «décolonisation» à l'issue d'une longue lutte fondée sur la pratique de la non-violence. Pour, ensuite, choisir de passer la plus grande partie de ma vie d'enseignant en différents pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

Et, aujourd'hui, devant vous, c'est précisément certaines leçons à tirer de l'exemple de l'Inde que je vais m'efforcer de développer. L'Inde est, sur le plan de l'histoire comme de la préhistoire, très proche de notre univers linguistique et culturel. Car vous savez que la majorité des langues d'Europe est apparentée à celles qui couvrent la plus grande partie du sous-continent indien et qu'ensemble elles constituent la grande famille indo-européenne. À part le basque, qui appartient à cette autre couche de langues, précisément «pré-indo-européennes», dont on retrouve aussi un reste en Inde, avec le burushaski, dans le haut Himalaya.

Je ne m'étendrai pas ici sur les liens si flagrants unissant le sanskrit, le grec classique ou le latin, ni sur les parentés de civilisation si touchantes entre mes ancêtres celtes et les traditions aryennes des Indiens. Je m'en tiendrai aux enseignements que l'Inde du XXI^e siècle peut fournir à nous autres Européens.



Ezkerretatik eskuinera: Ludger Mees, Txillardegi, Andres Urrutia, Henrike Knörr, André Breton.

Ce que je vois principalement sur deux plans; celui du traitement du paysage linguistique et celui des méthodes politiques de lutte.

Sur le plan de la politique des langues, l'Inde est pour l'Europe un modèle. Face au milliard d'habitants de l'Union Indienne, les 450 millions de ressortissants de l'Union Européenne constituent un bloc comparable par son ampleur : après le milliard trois cents millions de Chinois, ils sont le deuxième et le troisième ensemble humains de la planète, bien avant le quatrième, celui des 300 millions de citoyens des États-Unis. Mais, surtout, l'Inde et l'Europe sont analogues par leur diversité linguistique. Alors que si la Chine a bien une cinquantaine de langues vivantes, seule l'une d'elles, le chinois, maternel pour plus de 90% des habitants, est langue officielle, comme seul l'anglais l'est aux États-Unis.

À l'opposé, le régime fédéral de l'Union Indienne édicte dans sa Constitution de 1950 que toute langue autochtone a droit au développement, et, s'il spécifie que parmi elles, l'une, le hindi, est officiel au niveau de l'Union, devant l'anglais, langue officielle seconde, il précise que vingt-deux autres langues ont, jusqu'à nos jours, été inscrites comme langues «constitutionnelles» et sont officielles au niveau des États et Territoires de l'Union, qui, eux-mêmes ont été en général dessinés à partir des principales aires linguistiques. Tandis que la

centaine d'autres langues autochtones peuvent être enseignées aux citoyens qui le demandent.

Cette acceptation par l'Inde sa diversité linguistique traduit la disposition pluri-millénaire de sa civilisation à reconnaître et protéger la variété de l'humanité, de ses cultures et de ses pensées de tout ordre, y compris religieuses; comme de célébrer la richesse de toute vie manifestée dans la nature. De même que l'hindouisme esquisse une multiplicité de figures divines laissées au choix de la vénération de chacun, il a toujours toléré les autres cultes comme les pensées non religieuses. Jusqu'à ce que l'impérialisme anglais, en dressant musulmans et hindous les uns contre les autres, leur ait enseigné, à la veille de l'Indépendance, à s'entre-tuer et à s'expulser en masses. Mais, depuis, tout monopole de la pensée comme de l'expression est redevenu difficilement concevable dans l'Union Indienne, État expressément laïc.

Ce qui explique parfaitement que plusieurs décennies avant que l'Union Européenne adopte sa devise «Unie dans la diversité», l'Union Indienne l'avait la déjà choisie : «*United in Diversity*». Sur le plan des langues, l'Europe peut-elle suivre le modèle indien ? À partir d'une diversité comparable –une cinquantaine de langues autochtones pour un demi milliard d'habitants– elle a commencé à s'acheminer vers une similitude de statut.

l'U.E. actuelle reconnaît les vingt et une langues officielles de ses vingt-cinq États. Avec les sept derniers États des Balkans aspirant à accéder à l'U.E. et les trois États ayant préféré se contenter de participer à l'Association Européenne de Libre-Échange, on aboutit à une Europe à trente-cinq États ayant vingt-sept langues officielles pour cinq cents trente millions d'habitants. Plus la vingtaine de langues autochtones des «peuples sans État» ou «sans territoire», qui ne sont nulle part officielles, mais que l'U.E. comprend parmi les langues «régionales et minoritaires» qui, selon la Charte les protégeant doivent recevoir l'aide dévolue aux langues «moins répandues».

On aboutirait ainsi à une cinquantaine de langues reconnues dans un ensemble d'un demi-milliard de personnes, nombre analogue à la centaine de langues du milliard d'Indiens. Resterait aux Européens à faire s'accomplir cette promotion des langues minoritaires, que tant d'États avaient, jusqu'il y a peu, refusée, en s'attachant, au contraire, à les rabaisser, voire, même, à les éradiquer. Pratique visant à réduire la diversité culturelle que j'ai bien particulièrement connue en France ; mais que j'ai pu analyser aussi aux États-Unis, où grâce à deux bourses Fulbright, j'ai vu, par exemple, le demi-million de francophones de Louisiane se voir interdire le français à l'école et s'y faire punir pour y prononcer des mots de leur langue maternelle.

Mais l'Inde offre, aussi, à l'Europe une autre grande leçon morale, cette fois dans la lutte politique : celle de la non-violence. Grâce à l'enseignement de Gandhi, la plus grande figure du XXe siècle, les Indiens ont prouvé que l'on pouvait gagner un combat pour la liberté en refusant, délibérément, toute

lutte armée. Il leur a fallu, certes, plusieurs décennies pour que leurs masses triomphent du plus puissant impérialisme de la planète, mais ils ont ainsi montré au monde leur supériorité morale face à l'oppression militaire. Et ont donné, dès 1947, la preuve que l'ère de la colonisation était révolue et que tous les peuples pouvaient s'affranchir de la tutelle que d'autres leur imposent. Mais il est vrai que les méthodes de la lutte non-violente ont mis longtemps à se généraliser dans toutes communautés opprimées et que beaucoup de mouvements de lutte ont eu du mal à suivre l'exemple indien et à sortir des pratiques d'une humanité encore trop marquée par toutes les pratiques de la force. Que malheureusement les Européens ont fort bien illustrées en passant des siècles à s'entre-tuer et finir par déclencher les deux guerres mondiales.

C'est pour cela que la voie non-violente choisie par notre ami Txillardegi, comme par une majorité de Basques, Irlandais, Bretons, etc., retient notre admiration et accroît notre espoir de voir se constituer un monde vraiment meilleur, où chaque communauté pourra obtenir pacifiquement sa reconnaissance par toutes les autres. Mais ce combat n'est jamais achevé et, à notre âge où l'éméritat nous a été conféré, nous savons que notre enseignement par la parole et l'écrit doit continuer bien au-delà des universités, afin que les nouvelles générations poursuivent mieux cette recherche d'une humanité pacifique et généreuse, que notre vie au XXe siècle a été loin de nous faire connaître et savourer.

Et c'est sur ce message d'espoir que je clos cette évocation de notre vie commune de lutte parmi les lieux, les hommes et leurs pensées.